

NOTE
A MONSIEUR LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

S/C DE MONSIEUR LE SECRETAIRE GENERAL

OBJET : Une lecture d'A. Mergier et J. Fourquet « Janvier 2015 : le catalyseur ».

Alain Mergier et Jérôme Fourquet avaient documenté en 2011 la nouvelle dynamique frontiste qui s'enclenchait (*Le point de rupture*). Avec la même méthodologie (croisement d'entretiens qualitatifs individuels et de données quantitatifs), ils décortiquent l'enracinement de ces représentations dans les consciences populaires.

Ils n'ont pas fait parler les électeurs réguliers du FN : ceux-là dont déjà connus. Il ont vu des Français fragilisés dans leur quotidien, n'excluant plus de donner leur voix au FN. C'est ce qui fait l'intérêt essentiel de leur étude, dont quelques points saillants ressortent.

1. La réalité (Bernard). Chez ces personnes qui constituent la cible du FN, un changement notable s'est opéré en quelques années : pour eux, la réalité a pris le pas et écrasé les réflexes d'antan.

« Avec tout ce que l'on voit... » est un leitmotiv de leurs propos. Beaucoup ont été socialisés à gauche. Ils avaient des habitudes de pensées, des cadres et des grilles de lecture qui leur permettaient de donner du sens à la réalité. Ils savaient quoi penser. Maintenant, ils ne savent plus bien : leurs schémas d'analyse sont trop en décalage avec leur expérience quotidienne. Les phrases commencent par « force est de reconnaître » : la réalité à laquelle ils sont confrontés heurte leurs convictions, mais les faits sont là... L'actualité les alimente sans cesse. Un attentat déjoué, une nouvelle polémique sur les jupes, le fils de l'épicier que l'on vient de croiser en djellaba : lointain ou proche, massif ou anecdotique, chaque nouvel épisode réactive ce décalage, le conforte, confère la solidité du quotidien à leur diagnostic qui les ébranle eux-mêmes.

A. Mergier fait parler Bernard : « moi, j'ai toujours voté à gauche, toujours socialiste. J'ai pas changé d'idées, je me sens de gauche. Je n'ai pas abandonné mes valeurs, le modèle social, l'égalité. *Mais quand* je regarde ce qu'il se passe, je vois bien que ça dérape complètement ». Il note : « il est très important de comprendre que Bernard ne dit pas qu'il est passé de la gauche au Front National. Il abandonne la façon dont sa sensibilité de gauche l'empêchait de voir la réalité en face. Il ne décrit pas sa situation comme un passage d'une sensibilité de gauche à une sensibilité frontiste, mais d'une sensibilité de gauche à une objectivité ».

2. L'islamisation. De quelle « objectivité » progressivement validée par leurs multiples expériences quotidiennes se sentent dépositaires les personnes rencontrées ? Du diagnostic qu'ils posent désormais sur l'Islam et l'immigration : le danger islamiste est partout – jusque dans les campagnes normandes – et peut frapper à chaque coin de rue. C'est un islam conquérant (c'est nouveau : il était jusque-là « encombrant »), qui ne reculera devant rien (comme l'épisode des campagnes normandes, les images de décapitations ont marqué profondément et joué le rôle de symbole qui accélère le sens). Il cherche d'ailleurs, déjà, à imposer sa loi en France (les menus

hallals, les normes vestimentaires etc.). C'est la suite logique (le « stade ultime ») de la décomposition des banlieues et du danger que l'on avait ressenti en 2005 sans en saisir toute la portée. Il a été renforcé par le chaos qui règne dans le monde arabe depuis le début des révolutions, et valide une nouvelle fois la peur ressentie sur le moment, que toute la classe politique avait balayé comme une ignorance populaire – sauf Marine Le Pen.

Les propos circulent entre ces représentations. Dans un sens ou dans l'autre, tous les interviewés passent par chacun de ces points, les relient entre eux en y ajoutant exemples personnels et actualités anciennes relues à cette aune, et donnent ainsi corps à une « machinerie » idéologique qui bénéficie de la certitude de s'appuyer sur le réel, face à l'aveuglement d'en haut. Il y a désormais ceux qui regardent la réalité en face et ceux qui n'osent pas.

3. Marine Le Pen. Car la classe politique, elle, n'a pas changé de diagnostic. Elle « ne se rend pas compte de ce qui se passe en vrai... Ils défilent et puis ça recommencera ».

On se souvient alors que Marine Le Pen a depuis longtemps nommé cette réalité. Mais leur raisonnement se développe de façon autonome d'elle. D'ailleurs, ils en parlent assez peu. Et lorsqu'ils la mentionnent, ils ne disent jamais « je pense comme Marine Le Pen », ils disent : « Marine Le Pen pense comme moi ». « Ils ne disent pas dépendre d'elle pour considérer la réalité. Ils affirment l'existence d'une convergence entre leur point de vue et celui de Marine Le Pen » écrit Mergier.

C'est ce qui les rend imperméable à la réfutation : « leur penchant pour le Front National ne suppose pas l'adoption de la totalité du discours, et encore moins de l'ensemble du programme, qu'ils ne connaissent que très vaguement ». La décrédibilisation du programme économique n'est pas un frein, pas plus que la diabolisation du parti : *Marine Le Pen n'est pour eux qu'un « haut-parleur », et l'attaque du porte-voix ne peut pas tarir la voix – qui est la leur.*

4. La République. Chaque nouvel événement accélère le changement de nature de ces craintes. On passe progressivement d'une insécurité personnelle – physique, culturelle – à une menace bien plus vaste et englobante. « Quand j'ai appris ça, c'est fou... en même temps ça ne m'étonne pas... c'est pas normal quand même... mais il fallait s'y attendre ». Les propos sont remplis de ce sentiment de *quelque chose d'anormal qui s'est normalisé*. « Il existerait donc une réalité qui n'étonne pas et qui n'est pas normale. Du banal pas banal » note Mergier.

Pour ces personnes, désormais, le danger les dépasse. Leurs difficultés ne sont plus seulement le signe d'une fragilisation du système social français aggravée par l'immigration (ce lien est fait depuis longtemps). C'est désormais la République elle-même qui est en jeu, les valeurs, les normes posées. « Moi, je suis très inquiet pour la France. Bien sûr que je suis un défenseur de la République. Faut bien voir : si ça dérape avec l'Islam, c'est pas seulement Charlie qui est en danger, c'est nous tous, et moi j'ai pas envie de ça du tout ».

Dès lors, « Je suis Charlie » était à leurs yeux un slogan trop restrictif pour être mobilisateur. Car ce qui les inquiétait était moins Charlie que l'avenir de la République. D'où, là encore, l'imperméabilité aux critiques sur le Front National. *Dire que ce n'est pas un parti républicain n'a pas de sens pour eux : en adoptant leur discours et en reconnaissant leurs craintes, Marine Le Pen est précisément la seule qui paraît défendre la République. Et s'ils se tournent vers elle, c'est justement « au nom de la République ».*

Se nommer « Les Républicains » est, aussi, un signal envoyé à ces personnes.

5. Comment enrayer la machine ? Où planter des cales pour enrayer ce raisonnement qui tourne comme un tout cohérent où chaque facette répond à une autre – ce qui fait sa force ?

- dans la distinction entre Islam et islamisme, appuyée sur des exemples forts. Ces personnes disent tous qu'ils « ne font pas d'amalgame » mais « constatent » des fractures visibles : les « gamins qui ne respectent pas la minute de silence » ou les soutiens aux frères Kouachi sur les réseaux sociaux ont été des événements en soi montrant les failles du modèle d'intégration et l'étendue de la menace. Dans leur expérience quotidienne, les signes de continuité entre Islam et islamisme sont plus importants que ceux de la discontinuité. Il faut sur le terrain, près d'eux, renverser progressivement cette perspective.
- dans la capacité à croire que la République est la plus forte, sur deux dimensions :

Ils se sont laissé convaincre qu'elle était réellement menacée ; nous pourrions leur faire entendre que jamais aucun terrorisme n'a ébranlé les institutions. Les terroristes savent que la République sera toujours plus forte qu'eux. Ils n'ont pas les moyens de leurs ambitions. Ce qu'ils cherchent, c'est à semer le doute. Y succomber, c'est rentrer dans leur jeu.

Ils se sont aussi laissé convaincre d'une invasion qui la grignoterait de l'intérieur (plutôt qu'un choc extérieur) ; il faut leur prouver que la République a toujours la capacité à imposer ses règles et former ses citoyens. Les termes du débat sur l'identité apparaissent bien dans leurs propos : laisse-t-on la définition du périmètre idéal de la nation aux chaos de l'actualité et aux injonctions identitaires (qui exclure ?) ; ou montre-t-on que la République a encore les moyens de créer du commun (par la citoyenneté, l'éducation, l'apprentissage et le respect des règles, de façon coercitive s'il le faut) et que l'efficacité de ces outils est précisément ce qui lui permet de ne laisser personne d'autre s'octroyer le droit de décider qui s'inscrit dans le cercle de la vie commune ?

Ces demandes ont pris une acuité toute particulière après les attentats. Beaucoup ont cru à un sursaut, qui réinstallerait l'autorité, éduquerait mieux le citoyen (et le travailleur), remettrait toutes les croyances à leur place (chacun doit pouvoir croire mais personne ne doit pouvoir imposer ses vues). Ils ont eu le sentiment que rien n'est arrivé (peu de mesures ni de processus durable), ouvrant un gouffre sous leurs pieds.

L'essentiel, pour reparler à ces personnes, est de rentrer dans *leur réalité*. Dans le rapport au monde qu'ils se sont construits, nous n'existons simplement plus. Ils ne nous ont pas chassés : nous sommes partis sur une autre planète. Il nous faut trouver la clé pour *reprendre pied* dans leurs perceptions, peut-être avec des mots ou des gestes qui retentissent dans leur quotidien. En attendant, ils vont continuer à picorer des faits ici ou là pour construire leur idéologie « par le bas » : chaque nouvelle anecdote personnelle ou polémique médiatique (la proportion d'élèves musulmans dans les écoles de Béziers, après l'apprentissage de l'Islam à la place des Lumières, qui chasse une jupe trop longue) a pour eux désormais valeur de réalité et *valide* leur discours. Il nous revient de montrer sans cesse que chacun de ces faits, même inexacts ou caricaturaux, est la marque du chemin qui reste à parcourir plutôt que celle de l'ampleur de notre propre renoncement.